

1. Les cerises

Franz vacilla. Il faillit tomber au milieu des sacs qui encombraient le sol. Quelle idée aussi de le faire voyager dans un wagon découvert ! Certes, il faisait doux par cet après-midi de juin, mais quand le train allait prendre un peu de vitesse, ce serait autre chose.

Depuis Liège, le convoi roulait au pas et s'arrêtait sans cesse. Franz ne voyait pas les autres soldats. Combien pouvaient-ils être ? À Liège, au départ, une dizaine, pas plus. Sans doute n'étaient-ils pas montés dans les wagons bâchés où on avait entassé les bêtes réquisitionnées. Sûrement, ils étaient tous rassemblés dans celui qui suivait la locomotive. Grand bien leur fasse : leurs poumons avaleraient la fumée et leurs yeux les escarbilles !

Mais lui, quel *Luitnant* imbécile avait décidé qu'il ferait ce parcours en plein air ? Pour surveiller des sacs qui contenaient quoi ? Du blé de la dernière récolte, probablement.

Le convoi repartit puis s'arrêta. En bas, sous le pont, une route de campagne longeait une rivière. Franz se souvint des parties de pêche avec le grand-père, jadis, quand l'Europe faisait encore semblant d'être en paix.

Le train roula péniblement une dizaine de mètres ! La voie était bordée d'arbres qui lui faisaient presque une voûte végétale. Franz aurait pu toucher les feuilles. Il leva la main et constata avec surprise que les branches étaient chargées de petits fruits d'un rouge pâlot. Des cerises ! Il en cueillit une ou deux et les mit goulûment dans sa bouche. Mais n'étaient-

elles pas empoisonnées ? C'est vrai que l'ennemi avait tendu tant de pièges aux troupes allemandes. De là à empoisonner des cerises à plusieurs mètres de hauteur !

Le jus coula sur sa langue, pas très sucré, divin quand même. Il mâcha délicatement la chair : la cerise est un fruit à respecter. Même les noyaux ne doivent pas être jetés au loin comme un crachat.

Puisque le convoi ne repartait pas, Franz y alla à belles poignées. Il fallait faire vite. On ne resterait pas longtemps dans ce paradis terrestre !

En effet, le train fit marche arrière, très lentement. Plus loin que le pont, il arriva à un embranchement où quelques militaires à la mine fatiguée indiquèrent une autre voie qui filait vers la gauche. La locomotive eut un sifflement énorme, comme pour prouver qu'elle avait compris. Les soldats s'éloignèrent en poussant de gros rires vulgaires et en se tapant les cuisses. Avaient-ils décidé d'envoyer le convoi sur une voie de garage ?

Franz fut repris de cette même fatigue qui l'anéantissait depuis quelques jours. Un découragement qu'il connaissait bien. Une envie d'en finir. Cette guerre était trop absurde. Pour qui se battait-il ? On courait vers la défaite, de toute façon. Et après ? Il faudrait vivre encore ? Il faudrait du moins essayer.

Se jeter du convoi ? Il aurait fallu le faire quand il passait au-dessus de la rivière. Noyer son désespoir au milieu des ablettes.

Il pensa aux cerises. Cinq minutes plus tôt, le convoi s'était arrêté sous le feuillage des cerisiers. Ce ne pouvait être qu'un signe. Il entendit cette mélodie que si souvent

fredonnait sa grand-mère. Des paroles lui revinrent. Un peu. Puis des couplets entiers.

*... et gai rossignol et merle moqueur
seront tous en fête...*

Bien loin, ce temps-là. Bien loin, le temps où il accompagnait sa grand-mère dans le petit village français où elle était née, quelque part en Lorraine. Trois ans que la guerre les empêchait d'y remettre les pieds. Non, quatre presque. Depuis, des étés de poudre, de boue et de désespoir. Et ce mois de juin mêlait encore le canon et le sifflement des merles.

Mais il est bien doux le temps des cerises...

Oui, c'était un signe. Il devait avoir le courage d'être un lâche. Sauter du train. Longer la voie pour retrouver les cerises. Un peu plus loin, au bout du verger, il avait aperçu une ferme.

Il roula dans l'herbe.

Le train prit de la vitesse. Apparemment personne ne s'était rendu compte de sa fuite. À présent, il fallait retrouver les cerises.

2. Le héron

Julien nageait dans les hautes herbes tandis que le soleil jouait à cache-cache dans les branches du vieux chêne. De la plaine à la colline, que de lumière, que d'oiseaux pour chanter le printemps !

Dans ce jour taillé pour le rire, Julien mordait à pleines dents.

Il fredonnait, heureux de se sentir libre, heureux de profiter du chant des merles, du vol d'une buse, d'une course de lièvre : il émergeait des nuits. C'est qu'il en avait traversé, des nuits ! Des nuits terribles, nuits de bottes et de fusils, nuits aux éclats de vitres, nuits d'alarme et de sanglots, nuits de peur et de souffrance. Des nuits qui n'en finissaient pas, sans étoiles et sans lune. Des nuits qu'aucun soleil, disait-on, ne pourrait entamer.

À force d'errer dans l'obscurité, il avait oublié la couleur des aurores.

Julien respirait profondément, gardait les yeux ouverts le plus longtemps possible : regarde, regarde encore, se disait-il souvent.

Il avait laissé derrière lui le clocher du village, la maison des Lambotte, le cimetière et la ferme familiale. Il avait laissé derrière lui le lourd héritage de son frère. La voix d'Émile le suivait quelquefois jusque dans ses rêves.

Plus il avançait, plus il se renfrognait : le soleil avait sombré derrière la colline et de gros nuages s'amoncelaient, corsaires prêts au combat. Ses pieds trébuchaient sur les mottes

de terre qu'avaient soulevées, de-ci de-là, des taupes téméraires. Il n'y avait pas que les salauds pour creuser des tranchées.

– Un jour, je partirai !

Une tourterelle le regardait, interdite.

Partir où ? Il n'y avait plus nulle part où aller. La guerre faisait rage et défendait ses places fortes aux quatre coins de l'Europe. Lui, il aurait voulu s'engager, tout de suite. Mais, en 1914, il était trop jeune et, plus tard, une déformation du pied l'avait tenu à l'écart de l'héroïsme.

Julien poursuivit son chemin. Derrière la colline coulait un ruisseau. C'est là qu'il avait rendez-vous. Il pressa l'allure : dans moins d'une heure, il ferait nuit. Il serra les bras contre son pull de laine. Les temps changent vite et bientôt il n'y aurait plus un seul rayon de soleil.

Au loin, Julien crut distinguer des cris, puis des coups de feu. Il ne faisait pas bon se promener seul dans la nature à cette heure, mais il y avait trop longtemps qu'il ne l'avait pas aperçu.

Quelques années auparavant, avant que cette guerre n'éclatât, il se rendait quatre à cinq fois par semaine au ruisseau. Il s'asseyait sur un rocher, au bord de l'eau, et attendait. Parfois des heures, parfois quelques minutes. Mais il n'était jamais venu en vain.

Et si aujourd'hui il rentrait bredouille ?

Il chassa cette idée d'un revers de la main.

– On ne rentre jamais bredouille en temps de guerre : un mort, une balle, un revolver, un vélo abandonné..., marmonna-t-il.

Le printemps chantait faux. Il y avait du soleil, c'est vrai, et des oiseaux. Mais le printemps boitait. Si peu de feuilles sur les arbres, si peu de bourgeons ! Pourquoi dormait-il si longtemps, le printemps ? Il est vrai, pensa Julien, qu'il n'y avait pas de quoi trépigner d'impatience : c'est moche, la guerre, pour un printemps.

Il gravit puis descendit la colline. Il vit le ruisseau lui lécher les flancs, les saules, de part et d'autre des eaux claires, et la forêt, au-delà. Il déboula à toute vitesse et se posta, comme à son habitude, sur le dos de son rocher.

Il viendrait. Il viendrait pour que Julien ne prît pas froid, qu'il ne fût pas trop triste.

Il vint.

L'oiseau glissait dans l'air. Il fit entendre un cri aigu avant de se poser sur la berge. Ses yeux noirs brillaient dans la pénombre, ses ailes grises, repliées sur son dos, s'ébrouèrent un instant, ses longues pattes s'enfoncèrent l'une après l'autre dans les eaux froides.

– Que tu es beau ! s'extasia Julien.

Il resta quelques minutes à l'observer. Son cœur battait. De la forêt s'échappait un voile de brume qui progressivement gagnait la rive opposée. Le héron fut bientôt habillé de brouillard. Julien ne le distingua plus. Il crut l'entendre prendre son envol. Il était temps de rentrer.

Il rebroussa chemin aussi vite qu'il le put.

Devant la porte de la maison, il hésita.

Chez lui, il n'y avait jamais eu de place pour les hérons.